

La Pontopue
19 oct 82

①

L'automne sous le signe de l'architecture

Modernes et « postmodernes », une querelle byzantine — Habiter un pavillon de banlieue ou une casemate ? — Architecture brutale et architecture sensible — Thomas Jefferson, un président architecte — S'adapter à la réalité du lieu et de l'époque.

LE Festival d'Automne et la Biennale de Paris se sont installés en divers lieux de la capitale, depuis le Musée d'art moderne jusqu'à l'ambassade d'Australie, en passant par l'Ecole des Beaux-Arts et l'Institut français d'architecture. Les antiquaires ont exposé leurs trésors au Grand Palais. Le Musée des arts décoratifs présente les affiches consacrées au Festival de ces dix dernières années. La photographie n'est pas absente. Il apparaît cependant que c'est l'architecture qui s'est taillé la part du lion. Elle est même partie à la conquête de la province. Les expositions parisiennes se sont en effet décentralisées à Clermont-Ferrand, les thèmes développés à Paris y sont présentés en trois lieux différents.

Entre le passé et l'avenir

Ce retour en force de l'architecture fait suite à une polémique qui a mis aux prises les tenants de la construction dite « moderne » et les « postmodernes ». Subtile différenciation, qui peut dérouter le profane et donne lieu souvent à des querelles de chapelle, d'autant plus byzantines que la frontière entre les deux groupes de « modernes » est parfois des plus imprécises. Tout le monde veut être moderne, mais chacun à sa façon.

Les « postmodernes », réagissant — comme la grosse majorité de la population — contre les conceptions de Le Corbusier et de quelques autres, qui nous ont valu les blocs inhumains que l'on sait, ont voulu apporter à la construction un brin de fantaisie, voire de baroque. Ils se sont tournés vers le passé.

Bofill en est le représentant le plus contesté. Les maîtres à penser du modernisme pur et dur, héritiers du Bauhaus et de chefs de file du style fonctionnel international, comme Walter Gropius

et Mies Van der Rohe, ont réagi à leur tour, taxant les « postmodernes », en quelque sorte, de déviationnisme. Les termes de bourgeois et de réactionnaires — suprême injure ! — s'ils ne sont pas prononcés, sont sous-entendus.

Architecture sociale

On dérape vite en direction de la politique. Paul Chemetov, à la tête des modernistes, entend faire de l'architecture sociale. « L'architecture est un art totalement engagé dans la société », déclare-t-il. Personne ne le contredira. Arnold Hauser va plus loin : « On ne peut pas parler de démocratie politique quand il n'y a pas égalité devant l'habitat ». Alors, tous à la même enseigne, comme en Chine ? Cependant, la tendance semble s'inverser. En U.R.S.S. on s'oriente vers une certaine disparité des logements. Si des personnes désirent une habitation plus confortable, en payant davantage, pourquoi ne pas favoriser leur vœu ?

Toujours est-il que les problèmes d'architecture et d'urbanisme, par leurs implications plastiques, économiques et sociales, sont d'une extrême complexité. Ils font naître des théories diverses qui, souvent, ont des points communs bien qu'elle apparaissent contradictoires. Pour se faire une idée, et même plusieurs, parcourons donc les expositions qui nous sont proposées, comme l'ont fait les ministres de tutelle, MM. Roger Quilliot et Jack Lang.

Evolution constante

A l'Ecole des Beaux-Arts, « La modernité : un projet inachevé » présente 40 réalisations ou projets de logements collectifs, constructions publiques ou espaces de travail. L'exposition regroupe des architectes français et étrangers, travaillant dans l'esprit du mouvement moderne.

La modernité inachevée : s'agit-il d'un regret ou d'une simple constatation ? Toute création, personnelle ou collective, peut-elle être totalement achevée ? Certainement pas. Il y a sans cesse du nouveau dans une évolution constante.

Toujours à l'Ecole des Beaux-Arts, « La modernité ou l'esprit du temps » rassemble une trentaine de jeunes architectes ou équipes du monde entier. Pour eux, la modernité, c'est le goût d'inventer, de se renouveler. On ne saurait trouver à ce propos jugement meilleur que celui de Jurgen Habermas :

« Est désormais tenu pour moderne ce qui permet à une actualité qui se renouvelle spontanément d'exprimer l'esprit du temps sous forme objective. La marque propre de telles œuvres est une nouveauté dépassée et dévalorisée par le renouvellement qu'apporte à chaque fois le style qui lui succède. Mais, tandis que les simples modes sont démodés une fois qu'elles appartiennent au passé, la modernité conserve pour sa part des liens secrets avec le classicisme ».

Savoir s'adapter

Le ministre de la Culture ne pense pas autrement. En fait, après l'ère des grands ensembles sinistres, dans lesquels était en-

gagée la responsabilité — ou l'irresponsabilité — de technocrates, fonctionnaires et industriels, les architectes doivent écarter tout systématisme et adapter les solutions à la réalité géographique, économique et sociale. Le modernisme n'est plus alors neutre, désincarné et universel, tout en se gardant de tomber dans l'artifice et le folklore.

Le grand architecte japonais Kisho Kurokawa, dont on a vu le travail à l'Institut français d'architecture, illustre cette tendance. Employant 250 personnes et construisant dans de nombreux pays, il demeure résolument moderne et inventif, mais sait s'adapter aux contraintes historiques et d'environnement.

Kurokawa est arrivé en deuxième position pour le projet du Centre Pompidou. Il fait partie du jury devant statuer sur la « tête » Défense, laquelle attend depuis des années un commencement d'exécution.

Un Japonais « minimalist »

Tadao Ando, dont on peut voir l'œuvre actuellement à l'Institut français d'architecture, fait beaucoup moins de bruit que son illustre compatriote. C'est un « minimalist », recherchant le plus parfait dépouillement. Pas de décor, pas d'effets, simplement du béton brut. C'est du jansénisme architectural. Sa recherche est celle de l'harmonie des proportions. En ce sens, il est typiquement japonais, bien que ses constructions n'aient aucun caractère national. Des Japonais peuvent atteindre le sommet du bonheur serein en contemplant un espace de gravier bien ratissé d'où émergent quelques grosses pierres. Nirvana inaccessible à un Oc-

cidental. A l'Anglais, il faut son gazon et au Français ses bégonias. On voit mal le propriétaire d'un pavillon avec perron, coupe de pierre et fer forgé habiter une maison sans fenêtres extérieures, dont l'entrée ressemble à celle d'une casemate de la ligne Maginot.

Architecture sensible

Ici se retrouve l'opposition entre l'agréable et le fonctionnel, le pittoresque d'un goût souvent douteux et le dogmatisme sévère, abstrait, inhumain. Cette dualité est commentée dans l'ouvrage de deux architectes américains, Charles Moore et Gerald Allen, *L'architecture sensible*. Le sous-titre, *Espace, échelle, forme*, résume les conditions que doit remplir une œuvre architecturale : occuper et délimiter un espace, avoir une échelle de grandeur en rapport avec l'environnement et l'homme, revêtir des formes ayant une signification et présentant de l'intérêt.

Forts de ce préambule, nos deux hommes de l'art nous emmènent en promenade stylistique, d'églises en palais, de la fabuleuse villa Adriana, près de Tivoli, au non moins fabuleux Disneyland qui a l'avantage, sur la demeure de l'empereur Hadrien, de n'être pas en ruines. Restons donc dans l'histoire avec Thomas Jefferson, troisième président des Etats-Unis, qui rédigea, en 1776, la Déclaration d'indépendance. Il fut aussi un excellent architecte dont on admire toujours, en Virginie, les édifices palladiens.